

Ah ! si la Muse était tant soit peu fée,
Chanter, vraiment, serait emploi des dieux ;
Point ne pourrait le plus petit Orphée¹
La bouche ouvrir, qu'on ne vît de tous lieux
Courir les gens. Oui, nous ferions merveille,
Et sous nos pas la foule toute oreille
Ramasserait les miettes de nos vers.
Il n'en va point ainsi. Pour ceux qu'attire
La Muse au fond de ses bosquets déserts,
Les temps sont durs ; de l'aveu de la lyre,
Ce charme a fui qui lui livrait les cœurs.
Dans mes loisirs j'ai donc à la légère
Rimé ceci, ne comptant point ou guère
Que mes accords offriront des douceurs
Vous agréant. Pas moins ne m'en enchante
Un art divin ; car si les vers pour vous
N'ont plus d'attraits, pour celui qui les chante
Il leur en reste encore, et des plus doux.
De frais atours et fleurs de poésie
Ces miens récits parer à ma façon,

1. Musicien légendaire de la mythologie grecque, qui apparaît dans *Les Métamorphoses* d'Ovide et *Les Géorgiques* de Virgile.

Dans ses sentiers suivre la fantaisie,
 Chemin faisant répéter sa chanson,
 Amours décents prendre pour camarades,
 Les égayer à mes propos divers,
 Trouver parfois, au beau détour d'un vers,
 Un joli mot qui me fait des œillades,
 N'est-ce plaisir ? Quand pousse ses roulades
 Le rossignol au sein des bois aimés,
 Demande-t-il si ses voisins charmés
 L'écouteront en ces vertes demeures ?
 Ainsi que lui, pour moi seul, à mes heures,
 Je vais chantant, mais très bas toutefois.
 Plus haut qu'un conte il n'est sûr à ma voix
 De se lancer ; aussi bien se tient-elle
 À ces récits. Même il se peut parfois
 Qu'en mon chant simple une note rappelle
 Quelque vieux maître ; et plût à Dieu, vraiment,
 Que cela fût, car cela serait charme.
 Depuis longtemps il n'est rire ni larme
 Qui soient nouveaux sous notre firmament.
 Redite, hélas ! et regazouillement,
 C'est tout notre œuvre, et qui rime s'expose
 À faire ouïr des sons déjà connus ;
 Heureux encor, parmi les tard venus,
 Ceux dont le chant ressemble à quelque chose.

SAVITRI¹

TIRÉ DU SANSKRIT²

|

L'Inde me plaît, non pas que j'aie encore
 De mes yeux vu ce rivage enchanteur :
 Mais on sait lire et même, sauf erreur,
 On a du lieu déchiffré maint auteur.
 En ce pays des perles, de l'aurore,
 Des frais lotus et du parler divin,
 La poésie a l'horreur du mesquin.
 De mon cerveau si je tire à grand-peine,
 Tant bien que mal, quelques cents vers ici,
 C'est déjà trop ; la muse hors d'haleine.
 Demande grâce et le public aussi.
 Dans l'Inde seule ils se font par cent mille
 Ces mêmes vers, bien plus, on les y lit.

1. Héroïne de la mythologie hindoue, qui apparaît dans le troisième livre de l'épopée du *Mahabharata*, dont s'inspire Louise Ackermann en reprenant son histoire.
2. Langue classique de l'Inde qui date d'environ 1500 avant Jésus-Christ dans laquelle sont écrites les deux grandes épopées de l'Antiquité indienne, Le *Ramayana* et Le *Mahabharata*.

Quels beaux slocas¹ marchant tous à la file !
 J'en sais d'une aune et qui ne font un pli.
 Dans ce pays que nul donc ne s'étonne
 Si j'ai regret de ne pouvoir aller ;
 Mais j'ai juré, c'est pour me consoler,
 Que si jamais je faisais à personne,
 Et de mon chef, quelque léger récit,
 Non pas sévère et froid comme l'histoire,
 Un peu moins vrai, mais aussi bon à croire,
 D'y mettre au moins mon héros ; le voici :

Or, mon héros était une héroïne,
 Princesse en plus, belle comme le jour.
 Grands yeux, front pur, taille souple et divine ;
 Un morceau tel affriandait l'amour.
 Qui le croirait ? à l'entour de la belle
 Aucun galant ne vint papillonner.
 En fait d'amour, si l'on en veut donner,
 Il ne faut point paraître une immortelle ;
 Le respect nuit. Tous s'étaient écartés,
 Se rabattant sur de moindres beautés.
 Un certain jour, le roi qui n'avait qu'elle
 Pour tout espoir de sa noble maison,
 Lui dit : « Ma fille, il est, je crois, saison
 Qu'à prendre époux chez nous on se prépare :
 Un père, hélas ! ce n'est point un avare
 Qui tient pour lui son trésor enfermé ;
 Après l'avoir tant soigné, tant aimé,
 Un beau matin il faut qu'il s'en sépare.
 Les filles sont, dès qu'elles ont vingt ans,

1. Du sanscrit sloka ou shloka, strophe ou couplet du chant élogieux.
 Constitué de 2 vers de 16 syllabes, le sloka est utilisé dans les épopées
 sanskrites.

De beaux fruits mûrs à la branche pendants.
 Celui d'entre eux qu'on oublie et qu'on passe
 Perd de son prix ; il se ride, il jaunit.
 S'il t'arrivait une telle disgrâce,
 Mon déplaisir en serait infini.
 En ton cas donc, ma fille, avec prudence
 Il serait bon d'aider la Providence,
 Et cet époux qui doit ton cœur toucher
 Ne venant point, il faut l'aller chercher.
 Dès aujourd'hui je te donne une escorte ;
 Explore tout, les palais et les bois.
 Il s'est caché, ce gendre de mon choix ;
 Mais, par le diantre ! il faudra bien qu'il sorte
 Et qu'il épouse ou qu'il dise pourquoi.
 J'en donne ici ma parole de roi,
 Et, qui plus est, je te promets, ma fille,
 Quand à la fin tu l'auras déterré,
 S'il est aimable et de bonne famille,
 De l'accueillir et de l'avoir à gré. »
 À ces mots pleins de sens et de tendresse,
 Très prudemment se garda la princesse
 De feindre honte ou de se récrier.
 Le changement de lieu plaît au bel âge ;
 C'est naturel ; puis pour un tel voyage
 J'en connais peu qui se feraient prier
 Le célibat n'est pas du goût des filles ;
 Point n'est pour lui qu'elles sont si gentilles ;
 Tant de vertus, de grâces et d'attraits
 Ont pour l'hymen été créés exprès.
 Nous le voyons, du moment qu'il s'éveille,
 C'est dans leur cœur que l'amour fait merveille ;
 Il le choisit pour trône et pour séjour.
 Je ne dis point qu'elles sont sans faiblesse ;

Pourquoi mentir ? c'est une maladresse :
 Sur ce point donc je tiens ma plume court.
 Ève¹ est leur mère après tout, et la dame
 A dans son temps commis un gros péché.
 Il nous en cuît : toutefois dans mon âme
 Je lui pardonne et me sens très touché ;
 Car elle aimait ; chose au monde n'est telle
 Pour racheter le crime le plus lourd.
 Le cœur coupable à la flamme immortelle
 Redevient pur : c'est l'œuvre de l'amour.
 Si n'eût aimé, jamais Ève au pauvre homme
 Eût-elle offert la moitié de sa pomme ?
 Si n'eût aimé, se fût-elle à ses pas
 Avec courage attachée ici-bas,
 Soumise et douce, humble, sans plainte aucune.
 Partageant tout, la mauvaise fortune,
 La table maigre et le lit un peu dur ;
 Et puis, venus le temps de l'âge mûr
 Et les langueurs à sa suite traînées,
 Choyant l'époux de ses jeunes années,
 D'un même amour, jusqu'au dernier instant,
 Sur son vieux cœur pressant, ce cœur fidèle ?
 Elle aimait donc ; et mainte demoiselle,
 Je le suppose, en voudrait faire autant.
 C'est pour le mieux : la nature fort sage
 Ne donna point aux filles sans raison
 (Soit de modeste ou de grande maison),
 Le goût d'entrer de bonne heure en ménage.
 D'ailleurs, pourvu qu'un mari soit bien né,
 D'humeur facile, élégant, bien tourné,
 Jeune surtout, point bourru, point volage,

1. Personnage biblique de la première femme de l'humanité qui apparaît dans *La Genèse*.

D'une âme noble avec un beau visage,
 D'un regard tendre avec un cœur aimant,
 À votre gré, n'est-ce un objet charmant ?

